

Espace d'espèces

LE FEUILLETON CLARO



IL N'EST PAS SÛR que si, d'aventure, il vous arrivait de croiser un jour dans la rue un personnage de roman contemporain, vous le reconnaîtrez. Blanc de peau et tiède d'idée, habillé *casual ma non troppo*, ni trop jeune ni trop vieux, mais marqué juste ce qu'il faut par la vie, dépressif à quinze pour cent, option cynisme en prime, un poil crypto-sexiste, éventuellement amateur de whisky japonais, travaillé à mi-temps par ses racines, s'il le faut voyageur, mais globalement parisien, il y a peu de chance pour qu'il retienne votre attention. Est-ce le naturalisme néobourgeois qui a eu raison de ses traits saillants ? Ou sa grise mine est-elle due à l'imagination Ikea des romanciers ? On l'ignore.

Il faut dire que la conception et la fabrication d'un personnage, c'est toute une affaire. Faut-il le décrire ? Si oui, à quel moment du roman ? Qu'en dire ? Barbu ? Rasé ? Cuisinier ? Bien sûr, il y a l'inflexion de la voix, mais en général les guillemets peinent à la rendre. Des tics de langage ? Allez, va pour un ou deux tics. Le plus simple est de l'imaginer à la semblance de l'auteur, avec quelques défauts et qualités en sus, le même sexe que lui et ce neuf fois sur dix, au moins comme ça on ne prend pas trop de risque. Heureusement, il y a Juan Rodolfo Wilcock (1919-1978). Ça pourrait même devenir un mantra, tiens. Tous les matins, avant d'allumer l'ordinateur, se répéter en sirotant son maté : « Heureusement, il y a Juan Rodolfo Wilcock. Heureusement, il y a Juan Rodolfo Wilcock... »

Il est possible que ce nom ne vous dise rien. D'ailleurs, si l'on en croit Philippe Marczewski, qui a préfacé bille en tête l'hallucinante (et lancinante) galerie de portraits qu'est *Le Livre des monstres*, cet ouvrage que vous allez devoir acheter par dix exemplaires pour n'en offrir prudemment que neuf à vos amis, « Juan Rodolfo Wilcock a réussi l'exploit d'être à la fois ignoré, oublié et incompris ». Ça fait beaucoup pour un auteur, surtout s'il est génial, je vous le concède, mais ne devrait-on pas être depuis un bail immunisé contre les diktats de la postérité ? Parce que la postérité, franchement, si on n'écouait que sa petite chanson convenue, elle nous rendrait bien orphelins, bien seuls, bien mous ; hors de question de compter sur elle pour nous faire découvrir Gyula Krudy, Frédéric Léal, Wolfgang Hilbig, Jean-Pierre Martinet ou Ann Quin.

On se demande d'ailleurs pourquoi elle a relégué l'admirable Wilcock dans le



ILLUSTRATION OLIVIER BALEZ, PHOTO JÉRÔME DAYRE

panthéon des ignorés-oubliés-incompris. L'homme avait pourtant tout pour s'assurer une place au soleil. Ami de Silvina Ocampo, Adolfo Bioy Casares et Jorge Luis Borges, lié au groupe de Moravia, Calasso et Elsa Morante, grand manitou de la vie poétique à Buenos Aires, traducteur de Koestler, Kerouac, Kafka, Buzzati (en espagnol), de Shakespeare, Flaubert, Beckett, Joyce, Genet, Woolf (en italien), actif littérairement pendant une quarantaine d'années (une petite trentaine de titres)... Mais que faut-il de plus pour déridier la postérité ? Rien que les titres de cet écrivain devraient suffire à le rendre indispensable : *Le Stéréoscope des solitaires*, *La Synagogue des iconoclastes* (Gallimard, 1976 et 1977)...

LE LIVRE DES MONSTRES
(*Il libro dei mostri*),
de Juan Rodolfo Wilcock,
traduit de l'italien
par Lise Chapuis,
L'Arbre vengeur, 184 p., 13 €.

On peut chercher des raisons à ce gras mépris. Il faut dire que Wilcock a déserté deux fois : une fois sa patrie, une fois sa langue. De Buenos Aires, il est passé à Rome. Après avoir écrit en espagnol, il s'est épanoui dans l'italien, « parce que cette langue était, selon lui, celle qui s'approchait le plus du latin » – dicit son préfacier. Et donc, aujourd'hui, enfin, cet inédit : *Le Livre des monstres*. Un volume peuplé d'êtres cauchemardesques. Soixante-deux, pour être exact. Anastomos ? Composé de miroirs. Elio Torpo : un volcan (ce qui ne l'empêche pas d'être géomètre). Mano Lasso : couvert de plumes. Zulemo Moss : sa méchanceté a fait de lui un cendrier de bois (mais facile à nettoyer). Le préposé aux PTT, Frenio Guiscardi ? Un « *amas de poils, laine et ouate, de forme globalement sphérique* ».

Forcer le trait, Juan Rodolfo Wilcock le fait avec un humour si ravageur, une cruauté si joviale, un sens de la fantasmagorie si aigu qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession afin qu'il en fasse un rail en mou de veau

Gaio Forcelio, lui, a les tentacules de l'écrivain engagé. Fulvia Net, quant à elle, malgré son immense succès auprès des hommes, vit dans un « état de putréfaction avancé » – avis aux amateurs. Berlo Zenobi : ce critique littéraire « est une masse de vers, un amas de forme indéfinie » qui, « à la distribution des prix littéraires (...), semble prendre une vie nouvelle » – ouf, on comprend mieux.

Mais le plus surprenant dans ces portraits arcimboldiens que le magicien Wilcock façonne à l'acide, c'est que les freaks en question ne se réduisent pas à leur dysmorphie, ils ont un métier, des amours, des ambitions ; même creux ou invisibles, ils créent, procréent, voyagent. Ils sont comme nous, si jamais nous franchissions le pas entre métaphore et métamorphose.

Forcer le trait, Wilcock le fait avec un humour si ravageur et une cruauté si joviale, un sens de la fantasmagorie si aigu qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession afin qu'il en fasse un rail en mou de veau. Ou une baleine en corset. Il ne manque plus à cette galerie de phénomènes, digne de Raymond Rousset, qu'un énième élément : l'homme-buvard, cet être insolite doté d'antennes spongieuses et d'yeux voraces que l'on aperçoit cependant furtivement sous le tain rongé de la page. ■